

SPÉCULONS ! OU PAS ?

Didier Lambois

« **L'homme est l'animal qui spécule** ». Cette formule pourrait résumer assez bien ce qui fait notre spécificité humaine. Encore faudrait-il s'entendre sur ce que veut dire spéculer.

Un dictionnaire usuel nous apprendra que le mot « spéculer » est formé sur le mot latin « *speculum* » qui voulait dire « miroir ». Mais cela nous éclaire peu. En cherchant dans un ouvrage plus précis² nous verrons que le terme est construit sur une racine indo-européenne très féconde, *spek*, *spok*, qui renvoie à l'idée de regarder.



Les dérivés de *spek* sont très nombreux. Le spectateur regarde ; l'inspecteur enquête, il fouille, regarde dedans ; le suspect est regardé par en-dessous (*sub specere*), avec méfiance ; cette méfiance se retrouve chez le sceptique qui doute de tout ; il fait preuve de circonspection, il regarde bien autour (*circum*) ; l'espion regarde aussi partout ; on est perspicace si on sait bien voir les choses, si on voit loin ; la perspective évoque aussi le regard qui porte au loin ; il ne faut pas se fier à l'aspect, à ce qu'on voit ; mais c'est l'aspect qui nous permet de distinguer, de différencier et donc de spécifier ; l'espèce (*spécies*, aspect) renvoie à une forme particulière, spécifique, et ce qui est spécial est regardé comme différent ; ce qui est spécieux a un aspect séduisant mais est trompeur ; le spectre est une vision irréaliste.

Il faudrait ajouter à cela le respect, qui demande de regarder en laissant une certaine distance, sans mettre la pression, mais aussi tous les termes avec le suffixe « scope » (téléscope...), ou encore la prospective, tournée vers l'avenir, le prospectus qui annonce ce qui va être, et même le *speculoos*, le gâteau des évêques (*episkopos*), ceux qui doivent surveiller l'Église. Et cette liste n'est pas exhaustive.

Chez les Romains, le *speculator* était l'espion qui était envoyé en avant pour observer et mieux connaître la situation. Le terme « spéculation » servira ensuite à qualifier tout effort qui peut être fait pour progresser dans la connaissance. Mais il ne faut pas perdre de vue que cette spéculation reste avant tout une contemplation, un effort pour mieux voir, pour trouver du sens, trouver la vérité, un effort vers la lumière qui reste le plus souvent un simple retour sur soi (comme le miroir qui nous renvoie à nous-mêmes), une observation intérieure, une méditation. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre Descartes lorsque, dans le *Discours de la Méthode* (1637), il reproche à la philosophie d'être trop spéculative, ou autrement dit, de n'être que théorique³.

² Nous prenons appui sur l'excellent ouvrage de René Garrus : *Les étymologies surprises*, Belin.

³ Le mot « théorie » vient du grec « *theôros* » qui désigne le spectateur (ce mot a donné aussi « *théa* », action de regarder, puis théâtre...), ou plus précisément celui qui assiste à une fête religieuse (*théos*=dieu) ; le *theôros* devient ainsi celui qui observe, qui étudie la volonté de Dieu, l'ordre des choses,

Le tournant

Descartes s'est toujours montré très prudent, et après la condamnation de Galilée, en 1633, il renonce à publier son *Traité du Monde*⁴ et se contente de faire paraître trois essais scientifiques, la *Dioptrique*, les *Météores*, la *Géométrie*, précédés d'une introduction qui constituera le *Discours de la Méthode*.

Si Descartes « ose » publier ces textes, c'est parce qu'il est convaincu d'avoir conçu un mode de pensée, une méthode qui peut apporter beaucoup à l'humanité.

« *Sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer autant qu'il est en nous le bien général de tous les hommes : car **elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie ; et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature.*** » *Discours de la Méthode*, 6^{ème} partie.

Ainsi naît la pensée moderne ! Une pensée qui n'est plus en quête de vérité mais qui se met en quête d'efficacité. La conquête technique du monde est ouverte. C'est l'ère moderne !

Il ne s'agit plus dès lors de voir mais de prévoir. La spéculation, l'effort de réflexion, n'est plus seulement théorique mais elle se met au service de l'action, de la pratique. L'expérience se joint à la théorie pour tenter de nous donner la maîtrise et le pouvoir. Les Lumières vanteront cette puissance de la raison et les positivistes, avec Auguste Comte, se réjouiront de ce que nous soyons sortis d'un âge métaphysique qui ne permettait aucun progrès⁵.

La spéculation se tourne vers l'avenir

Pour que le progrès soit possible, il ne s'agit plus de savoir ce qui est mais de savoir ce qui peut être : « **savoir c'est prévoir** » dira Auguste Comte, « *savoir pour prévoir, afin de pouvoir* ». Le pragmatisme⁶ semble avoir triomphé dans nos sociétés modernes. Certes il existe encore des hommes (et des femmes) qui sont avant tout soucieux ou soucieuses de la vérité, mais

et ensuite « *théoria* » désigne la contemplation en général, la méditation, la spéculation abstraite, par opposition à la pratique.

⁴ Le procès de Galilée (1564-1642) avait eu lieu le 23/06/1633 et dans une Lettre à Mersenne, en novembre 1633, Descartes écrivait : « *Je confesse que s'il est faux (il parle ici du mouvement de la terre), tous les fondements de ma philosophie le sont aussi, car il se démontre par eux évidemment, et il est tellement lié avec toutes les parties de mon traité que je ne l'en saurais détacher sans rendre le reste tout défectueux* ». Respectueux de l'autorité religieuse, ou apeuré (?) Descartes se dit « prêt à brûler tous ses papiers » et le *Traité du Monde et de la Lumière* ne sera publié qu'en 1664, bien après sa mort.

⁵ Voir « la loi des trois états » dans l'article consacré à l'obscurantisme du [Petit Vert n°148](#).

⁶ Le mot renvoie initialement à un mouvement philosophique initié par C. S. Peirce (1839-1914) et repris par W. James (1842-1910), tous deux américains. Pour eux, la connaissance n'est qu'un instrument au service de l'activité, et une proposition ou une loi ne seront considérées comme « vraies » que si elles sont utiles, si elles réussissent ou qu'elles donnent satisfaction.

reconnaissons qu’iels⁷ auront plus de mal à se faire entendre : la recherche pure n’a plus le vent en poupe !

Les mathématiques n’échappent pas à ce mouvement. Les mathématiciens, les vrais, les purs et durs, aiment démontrer pour démontrer ; ils se sentent « esprit », libérés des contraintes de la vie animale, leur plaisir est tout entier dans la sphère théorique, ils aiment jouer de leur esprit pour construire des harmonies que seuls les purs esprits pourront entendre. Ils font leur le slogan des poètes du Parnasse : « l’art pour l’art »⁸. Mais la poésie aujourd’hui n’a guère plus de succès que les mathématiques pures, car nous confondons souvent ce qui est désintéressé avec ce qui n’a pas d’intérêt, et spontanément nous donnons la priorité à ce qui est utile, à ce qui nous donne du pouvoir, sans parler de l’argent.

Les scientifiques n’échappent pas à la règle et s’il existe encore des mathématiciens qui œuvrent « pour l’honneur de l’esprit humain »⁹, beaucoup préfèrent se tourner vers les mathématiques appliquées, considérant leur science comme un moyen plutôt que comme une fin en soi.

En considérant les mathématiques comme un moyen, ces mathématiciens renouent avec ce qu’étaient les mathématiques initialement, à savoir un outil pour décrire et comprendre le réel, pour arpenter, dénombrer, etc. Ce serait donc une révolution au sens strict du terme, un retour aux sources¹⁰, avec toutefois une différence essentielle : l’outil n’est plus au service de la connaissance, il est au service du pouvoir, au service de l’argent. Nous spéculons, nous faisons des mathématiques, non pour être plus intelligents mais pour être plus forts, plus riches.

La spéculation se tourne vers l’argent... les mathématiques aussi

En modélisant, en faisant des probabilités, nous pouvons anticiper et être plus efficaces ; nous devons nous en réjouir, nous sommes plus forts. Mais lorsque nous faisons des mathématiques dans le seul but de pouvoir « spéculer », dans le mauvais sens du terme, il est plus difficile d’en être fiers, même si nous sommes plus riches : les mathématiques ne servent plus, elles sont asservies.

⁷⁷ Ce nouveau pronom peut paraître étrange mais il faut que nous nous y habituions car il est juste.

⁸ En 1835 Théophile Gautier écrivait : « Il n’y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid, car c’est l’expression de quelque besoin, et ceux de l’homme sont ignobles et dégoûtants, comme sa pauvre et infirme nature. » (Préface de *Mademoiselle de Maupin*). Le mouvement du Parnasse défendra l’idée que « la poésie n’a d’autre but qu’elle-même » (la formule est de Baudelaire) et que seule la perfection formelle est importante.

⁹ La formule reprend le titre d’un ouvrage incontournable de Jean Dieudonné, grand mathématicien, cofondateur du groupe Bourbaki. Dans cet ouvrage paru en 1987 (Ed. Hachette), il présente les mathématiques comme un art désintéressé, bien loin des préoccupations utilitaires.

¹⁰ Dans la préface d’un ouvrage de Francisque Salles sur *l’initiation au calcul opérationnel et à ses applications techniques* (Ed. Dunod, 1955), Pierre Vernotte, grand ingénieur français, affirme que « les mathématiques étant nées outils, cultivées en outils par des hommes éminents, ce ne serait pas les mépriser que de les faire servir à quelque chose » et il a raison : ce qui est utile n’est pas nécessairement laid. Ce qui fait la laideur d’un outil ce n’est pas l’outil, loin de là, mais c’est le mauvais usage qu’on peut en faire.

Le 29 mars 1900 Louis Bachelier soutient sa thèse de doctorat intitulée *Théorie de la spéculation*. Dans son Rapport de thèse, Henri Poincaré (directeur de thèse) montre qu'il comprend l'originalité de ce travail mais il semble ne pas en mesurer l'importance et la signification. « Le sujet choisi par M. Bachelier s'éloigne un peu de ceux qui sont habituellement traités par nos candidats ; sa thèse est intitulée *Théorie de la Spéculation* et a pour objet l'application du Calcul des Probabilités aux opérations de Bourse. On pourrait craindre d'abord que l'auteur ne se soit fait illusion sur la portée du Calcul des Probabilités, comme on l'a fait trop souvent. Il n'en est rien heureusement ; dans son introduction et plus loin dans le paragraphe intitulé, la Probabilité dans les Opérations de la Bourse, il s'efforce de fixer les limites dans lesquelles on peut avoir légitimement recours à ce genre de Calcul ; il ne s'exagère donc pas la portée de ses résultats et je ne crois pas qu'il soit dupe de ses formules »¹¹.

L'asservissement à l'argent est la marque de notre époque, hélas, et il ne faut donc point s'étonner que les quelques élèves qui font encore des études de mathématiques se tournent ensuite vers l'ingénierie ou les finances qui sont beaucoup plus lucratives que la recherche pure ou l'enseignement. Ces jeunes spéculent, ils réfléchissent, mais c'est leur portefeuille qui choisit¹² ; ils vont spéculer, s'enrichir, au risque d'appauvrir leur esprit. Oui, l'homme est l'animal qui spéculé, pour le meilleur ou pour le pire.

¹¹ Henri Poincaré ; extrait du *Rapport sur la thèse de M. Bachelier*, 1900.

¹² « L'illusion du libre-arbitre vient de la conscience de notre action jointe à l'ignorance des causes qui nous font agir ». SPINOZA, (*Ethique*).